

Jacques-Étienne Bovard

---

La Pêche à rôder



---

*camPoche*

« La Pêche à rôder »  
a paru en édition originale en 2006,  
avec trente photographies de l'auteur,  
chez Bernard Campiche Éditeur, à Orbe,  
premier volume de la collection campImages.  
La présente édition reprend le texte intégral  
de l'édition originale, mais sans les photographies.

Ce livre a été subventionné par la Fondation suisse  
pour la culture Pro Helvetia dans le cadre de la promotion  
de livres de poche suisses en langue française

« La Pêche à rôder »,  
deux cent trentième ouvrage publié  
par Bernard Campiche Éditeur,  
édition revue et corrigée par l'auteur,  
le trente et unième de la collection camPoche,  
a été réalisé avec la collaboration de Jeanne Bovard,  
de Bernard Demont, d'Huguette Pfander,  
de Daniela Spring et de Julie Weidmann  
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche  
Photographie de couverture : Jacques-Étienne Bovard,  
*... le quintal et des poussières moins ventru que musculeux...*,  
Le Gros, Vallorbe.  
Photogravure : Bertrand Lauber, Color\*, Prilly,  
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly  
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,  
à Clermont-Ferrand (ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-230-0  
Tous droits réservés  
© 2009 Bernard Campiche Éditeur  
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe  
[www.campiche.ch](http://www.campiche.ch)

*À Judith et Marie*

I

LA GRANDE BLANCHE

**I**L SE RAPPELLE avoir roulé-boulé pour s'éloigner des sabots, s'être même demandé sitôt après où était son cheval.

Or il faut admettre qu'il n'y a pas de cheval.

Pas cette fois-ci.

Il faut admettre qu'il est tombé tout seul, ou plutôt qu'il a été sa propre monture fantasque, et s'est désarçonné lui-même, éjecté de l'intérieur...

Son crâne tinte comme une cloche, le gros orteil gauche hurlant dans la botte muette. Rien de grave pourtant, c'est déjà une espèce de certitude, accompagnée d'une curieuse envie de rire – mais attention à cette euphorie d'après choc. Nom, prénom, date de naissance, plaques minéralogiques...

C'est bien lui. Merci l'épais bonnet de laine roulé sur le front, qui a absorbé la moitié du coup. À part ça, on est le premier dimanche de mars, à trois cents mètres de l'embouchure de la Venoge, au petit matin de l'ouverture de la pêche. Tout va bien. Ne manquent que ces saletés de lunettes...

Mais se peut-il que ce soit *moi* ce type à quatre pattes qui tâtonne dans le noir ? Ce divagant qui n'a pas songé seulement à ralentir le pas ?

Des deux mains prudentes, il sonde circulairement, palpe le sous-bois aussi loin qu'il peut allonger les bras. Difficile, les paumes encore cuisantes, de détecter le filiforme objet parmi les brindilles et les feuilles glacées. Avancer, et risquer de mettre le pied ou le genou dessus ? Le mieux serait évidemment d'attendre le jour. Au pire, il y aura la vieille paire de secours dans la voiture, mais alors que de temps perdu, nom de Dieu !

La rivière émet son souffle paisible derrière les arbres, plus proche qu'il croyait. Il aurait dû l'entendre venir à lui, se laisser guider par elle, lentement, sensuellement cheminant entre les arbres. Tel l'amant aiguillé par l'appel de deux lèvres chuinté dans la nuit. Surtout aujourd'hui, qui est d'abord l'ouverture de soi-même au territoire rendu. Une vraie approche, une entrée, une inspiration, le sait-il assez. Pas cette espèce de charge, d'emballement...

Sans même parler du cheval ou du ski, Dieu sait qu'il en a fait des chutes et de mémorables, depuis tant d'années déjà qu'il hante les ruisseaux et leurs abords enchevêtrés, leurs lits chaotiques, laissant toujours ses jambes aller leur train, la tête déjà au poste suivant, mais c'est la première fois qu'il s'envoie ainsi d'un tel élan en pleine insensée gamelle, en pleine nuit, en plein tronc.

Alors qu'est-ce qui t'a pris ? Qu'est-ce qui te prend, cette année ?

Des semaines, à vrai dire, qu'il l'a sentie lui prendre la rêne, sa monture profonde, de moins en

moins tranquille sous la selle, de menus écarts en échappées préparant la foucade splendide de ce matin. Nul doute qu'il a manqué de fermeté, peut-être assez content de se laisser emmener. À table, en cours, en voiture, il a été souvent distrait, la rivière soudain émergée devant lui avec ses reflets mouvants, ses ombres, fleurant le sable humide, l'ail-des-ours ou la neige revenue sur le printemps, et vibrant déjà dans le fil imaginaire entre ses doigts. Soit, mais quoi, jusqu'ici, de plus marqué que les années précédentes à pareille époque ? D'ailleurs, il n'a pas cessé de s'en amuser, s'est réjoui comme d'habitude de se sentir ainsi le pouls plus vif, le sang réchauffé d'une promesse en ces mois de brouillard et d'apathie générale... Justement, il se pourrait qu'il ait fréquenté un peu trop de gens tristes cet hiver, cafardeux cabotins ou vrais désemparés, lu trop de journaux, vu trop d'affiches électorales, trop négligé cette impression de tourner à n'en plus finir entre les parois d'un manège sombre et peuplé toujours des mêmes figures moroses, voire catastrophiques. Manqué d'air beaucoup plus qu'il ne croyait, donc, et de solitude. De mouvement dans les muscles, de terre meuble sous les pieds, d'odeurs franches à plein nez. Une impatience qui couvait, un désir piaffant de ligne droite au galop.

Alors évidemment, aux premières lueurs à peine plus vives sur les Alpes, c'est revenu plus fort qu'avant, plus fort peut-être que jamais. Dès la mi-février, il est allé voir la rivière, l'a remontée sur plusieurs kilomètres pour observer l'effet des crues hivernales sur les berges, a repéré de très grosses

truites, qui à l'ouverture seraient presque toutes redescendues au lac d'où elles étaient venues pour frayer, mais ne quitteraient plus son esprit. Entre deux piles de dissertations, il a rouvert de vieux albums, le fondamental *Pêcheur français* de Kresz, dans l'édition de 1818, relu le mythique *Pris sur le vif* de Charles Ritz, les chroniques succulentes de Jim Harrison, et bien sûr Hemingway, *Pêche et tempêtes dans la mer des Caraïbes*, entre autres. La pêche au gros. La touche coup de poing. Marlin bleu, tarpon ou truite lacustre, n'importe, la même intensité : ici on les appelle les « blanches », ces truites remontées du lac pour frayer en rivière, et qui font parfois huit, dix, douze kilos. Avec un fil qui en tient quatre, la masse du courant. Hemingway : « Vous éprouvez toujours une émotion aussi angoissante que si vous couriez un danger réel. » Le surgissement sauvage de l'ombre montée du fond, l'attaque. « Les poissons sont des bêtes étranges et sauvages, d'une rapidité et d'une puissance incroyables, et d'une beauté, lorsqu'elles sont dans l'eau ou en train de sauter, indescriptible. »

Si bien que le sommeil a été envahi lui aussi, long à venir et de plus en plus tracassé dès avant l'aube, jusqu'à l'exaspération de ces dernières heures hachées d'angoisses imbéciles, sur fond de trop réelles tragédies, et d'impuissants reproches.

Alors, n'y tenant plus, il a débranché son réveil sans le regarder, s'est retrouvé debout à côté du lit, titubant et vaguement soulagé. À la cuisine, se brûlant les lèvres à sa tasse de café, il s'est vu, s'est su tout à fait grotesque de tourner le dos à l'horloge

électronique pour continuer à nier l'heure forcément invraisemblable qu'il était ; et n'y tenant pas davantage à la cuisine, il a sauté dans sa voiture, avalé quelques biscuits au volant, fait vingt kilomètres en ne croisant que deux ou trois nuitards de retour au bercail, s'est garé tout gâté au flanc du talus prévu.

Sentant déjà, ou croyant sentir sur la peau de son visage l'haleine humide de la rivière à trois cents mètres, il a chaussé ses cuissardes à la lueur du hayon, enfilé sa veste, hâtivement rassemblé son matériel, filé enfin comme un voleur à travers le pré, que la gelée blanche faisait luire jusqu'à l'orée du bois dressée en crête à peine plus noire sur le ciel sombre. Il a trouvé l'entrée du sentier minuscule entre les troncs, sinueux, invisible, aussitôt continué sur les traces que la mémoire et le rêve enchevêtrés mettaient devant lui. Marchant toujours aussi vite, malgré les basses branches, le sol gras sous la semelle... Bien sûr qu'il avait le temps et le savait, bien sûr qu'il était insane et allait s'étaler, mais, bon Dieu, depuis quand est-ce qu'il ne s'était pas senti aussi bien ?

Emporté par tout ce qui se libérait en lui après ces mois d'attente. Toqué comme d'une femme qu'il allait retrouver. Soûl d'air et de liberté...

Jusqu'à ce bloc au bout du pied gauche, cet envol cul par-dessus tête qui le laisse contus, glacé, aveugle, en rogne, avec cette sottise envie de rire en même temps qui se renforce...

Oh bien sûr c'est toi, ce ne peut être que toi cet énergumène farfouillant !

Doux-dingue, ô hurluberlu !

Les lunettes retrouvées, intactes. La canne un peu plus loin, entière aussi, autant que je puisse en juger du bout des doigts. Le couvercle du panier, qui a glapi sous mon poids, ferme encore à peu près. Dedans, le casse-croûte ruisselle de l'eau des vairons, mais le thermos de thé a tenu. Les deux boîtes de cuillères, les dandinettes, les bobines de fil, la boîte de plombs, la pince, la mesure, le couteau suisse avec sa chaînette, le permis, le stylo dans leurs poches respectives sur le devant de la veste, à l'arrière l'épuisette, le cadre de rechange, le linge à poissons, l'appareil photo...

Ainsi rien de cassé, rien de perdu. Cette veine, encore une fois, et cette fidèle, irréprochable carcasse !

Mais on ne bouge plus. Suffit comme ça.

Je m'assieds sur la grosse pierre où j'ai buté. À peine si j'arrive à déplier d'un millimètre l'orteil recroquevillé, où le sang commence à taper. Pas sûr que je pourrai descendre le ravin de la rive droite, c'est malin...

Et enfin regarde-toi, regarde où tu en es. À commencer par l'heure où tu erres, la montre collée à l'œil pour en distinguer les aiguilles lumineuses...

Non, pas la berlue : six heures deux.

Je te jure.

Cinquante-huit minutes avant l'heure légale d'ouverture ! Cinquante et huit délirantes minutes à rester planté là dans le froid, la nuit, le vide, et pour attendre quoi ?

Quand tu la ferrerais aujourd'hui, cette blanche du mètre ou davantage, en serais-tu moins *fou* dans ta solitude de haute lutte conquise, les fesses buvant la pierre trempée où tu trônes, une *canne à pêche* entre les mains ?

Où est l'homme de quarante-trois ans, le père de famille, le prof de lettres, l'écrivain ? N'a-t-il rien de plus intelligent, de plus noble à faire ? Où en est le gros œuvre ? A-t-il seulement relu tout Proust ?

S'ils me voyaient sur ce caillou, enrobé de coton huilé kaki, nez coulant, bonnet au ras des yeux. Pire, s'ils savaient l'énergie, le temps que je peux consacrer à la pêche, s'ils se doutaient de son importance, de son urgence parfois dans ma vie – à cette heure tout Proust, tiens, les cinq volumes de la Pléiade donnés sans la moindre hésitation pour ce « lancer léger » de bambou refendu si bien équilibré... Pire encore, ce que tirerait le psychanalyste de cette canne et de toute la gestuelle qui l'accompagne, de l'effarante panoplie des leurres dans leurs petites boîtes, sans parler des rituels, des superstitions, de ce monde d'astuces et de faux secrets sans cesse renouvelés... Et d'abord cette hantise de l'eau, que révèle-t-elle ? Cette fascination du poisson caché, ce désir, ce plaisir de le prendre, de le tenir, de le tuer ou alors de lui laisser la vie sauve avec une émotion encore plus intense... Sadique obsessionnel compulsif fétichiste à orientation masturbato-mystique, par exemple ?

Mais ce n'est pas drôle. Sérieusement, qu'est-ce que je cherche, qu'est-ce que je fuis là-dedans ?

— Fous-toi de ça, grand.

Rire bref, tout proche.

— C'est le virus, qu'est-ce que tu veux, quand on l'a dans le sang, on le garde!

Et cette voix, bien sûr...

— Tu te poses trop de questions!

... tellement sonore en moi qu'une seconde je t'ai cru vraiment là, mon vieux Georgie. Mais comment fais-tu pour te faire oublier pendant des mois, et ressurgir ainsi au bon moment, joyeux, moqueur, bienveillant...

— Fous-toi de ça, je te dis !

Je te devine en amont, assis sur ton « pose-cul » pliable, toi aussi arrivé trop tôt – mais non, l'ouverture, tu ne la faisais plus bien des années déjà avant ta mort, à cause du monde et du froid, pas si bête... N'empêche, tu n'es jamais très loin de la rivière, il suffit que je m'en approche pour te rejoindre à mon tour. Nul oubli. Simplement tu es descendu un peu dans ces couches dormantes de la mémoire, qui ont besoin de silence et de paix pour se révéler, la couche de ceux qui resteront... Georgie, Pierrot, Willy, Roland, Paul-à-la-Rose, ceux de la rivière, ceux du lac, ceux de l'enfance mêlés à ceux d'hier. Justement il y en a eu trop, l'année passée, et c'est peut-être de là que c'est venu... Mais elle s'ouvre, la route d'ombre, l'avenue sinueuse où ils commencent à revenir, comme relevés, ramenés par le courant jusqu'à l'embouchure...

Je te regarde pêcher à la mouche, debout au milieu du courant, le contre-jour fait de ton chapeau

de paille comme un petit soleil à toi tout seul, et la soie au-dessus de ta tête esquisse en chuintant les ailes d'une libellule gigantesque. « Dix heures, treize heures, tu vois, grand, jamais la canne plus bas, sinon tu t'entorchonnes!... » Puis c'est ta tête seule qui se hausse au-dessus des roseaux, à l'affût, clignant de l'œil pour m'inviter à suivre ton regard quelque part dans l'ombre... Ou bien tu rentres à la voiture ployé sous l'orage, ruisselant, râlant, « faut être con, tu avoueras! ». Et toujours ce rire élané sur deux tierces, ce petit œil bleu brillant fait pour la ruse ou l'ironie – la colère aussi, l'angoisse de la nuit...

— Heureux l'homme qui a des passions saines et qui peut les satisfaire, souviens-toi!

Me l'auras-tu dite et répétée, cette phrase, et comme je voudrais enfin te croire. Mais passion, le mot est trop grand; saine, j'ai des doutes; pour le bonheur... Peut-être si j'arrivais à m'enfermer dans quelques certitudes définitives, ou attitudes qui en tiennent lieu. À me rendre moins perméable, à m'habituer enfin au monde, à son opacité, à sa routine insoutenable de barbarie croissante. Or il semble bien que ce soit l'inverse, avec l'âge, qui m'arrive. La vois-tu, cette femme hier soir au journal télévisé, qui regardait son fils brûlé par une bombe « intelligente » mourir en loques caramélisées? Vois-tu ses yeux chercher sur le corps de son fils un centimètre indolore où elle aurait pu poser le bout des lèvres?... Pendant que je triais mes cuillères, attendant la météo. Horrifié, impuissant – et content d'apprendre que la haute pression se

maintenait. Image déjà passée, indifférente, classée avec son infinité de pareilles, pourtant revenue vingt fois cette nuit se mêler aux visions d'eau claire coulant sur le sable, à nouveau là devant mes yeux, atroce, énervante, juste bonne à me faire trouver obscènes mes petites occupations de planqué, et plus dérisoires encore mes scrupules de belle âme. Alors... content de moi, heureux...

— Mais dis donc, c'est toi qui l'as lâchée, cette bombe ?

Et tu hausses les épaules, agacé, « avec ce gamin, ça va toujours chercher trop loin ». Désolé, je gâche notre rencontre. Tu as raison, je ne l'ai pas lâchée, ni fabriquée. Mettons même, si tu veux, que j'essaie de faire ma part contre les bombes avec des mots, et un petit chèque aux bonnes œuvres de temps en temps. Mettons...

Mais quel âge est-ce que j'avais quand tu m'as emmené le long de ce mince ruisseau ? Cinq, six ans ? Qui était ce grand type avec toi ? Le grandiose Tardy, qui pilotait un Messerschmitt de la chasse suisse pendant la guerre ? Drôle d'après-midi, en fait j'étais de trop, je vous cassais les pieds avec mes questions, emmené avec vous sans doute parce qu'on ne pouvait pas faire autrement, alors « va pas trop près, reste derrière moi, elles te voient, tu les fais fuir... ». C'est l'été, il y a très peu d'une eau transparente qui s'étend sur de longs replats de sable, du temps passe, je finis par comprendre qu'il faut jouer à cache-cache avec le ruisseau, et tout à coup le souvenir se fixe, prend une consistance extraordinaire : je suis à quatre pattes tout près du bord, le

nez à un mètre de l'eau, immobile, et la forme apparaît, oblongue, tachetée, d'un gris à peine plus dense que le sable, frémissante, suspendue, inespérée... Je vois son œil noir, je vois ses ouïes, ses mâchoires blanchâtres qui battent ensemble à petites saccades... Tout à coup cette chose rare que j'aperçois de tout près, que je pourrais peut-être approcher davantage, prendre – ou plutôt *recevoir*, parce que c'est un cadeau qui m'est fait, vivant, inestimable... Probable que je n'ai pas pu m'empêcher de bouger, de vous appeler avec vos cannes : le sable a comme une secousse, ma truite envolée, flèche décochée sous l'eau. N'en reste qu'un petit nuage de limon, que le courant étire lentement...

Souvenir très précis encore du retour à l'arrière de la petite Triumph vrombissante qui sent le chien mouillé; vous n'avez rien vu, rien pris, vous en voulez entre autres aux paysans qui pompent l'eau des ruisseaux et les remplissent d'engrais chimiques; on a marché des kilomètres, on n'a fait à peu près que de m'engueuler, on ne m'a pas laissé tenir la canne; et pourtant pas la moindre déception. Au contraire. Une espèce d'excitation qui restait, qui est restée. Le virus, oui, aspiré comme une force heureuse, tu as raison, quelque part le long de ce ruisseau dont je n'ai jamais su le nom, cet étrange après-midi là...

À moins que cette nécessité de l'eau ne soit plus vieille encore, imposée par ce lac au bord duquel je suis né, et que je sens tout proche dans la nuit, bercé de sa présence, de son souffle énorme, de tout ce qu'il étale autour de lui de fascinant, d'impérieux,

d'apaisant... Cette eau qui filtre chaque fois que j'essaie de descendre en moi, comme elle venait au fond de mes trous de gamin, et brouille, décourage la « creuse », comme on disait. Insondable, souveraine sous tout ce qui s'est construit après, autre monde affleurant sous les routes, les ponts, les lumières, les mots, ramifiée, primordiale: sources jamais tarées dans la nuit, ruisseaux amis du silence, ces marais lourds aussi, et ces torrents brusques, ces glaces impavides – y a-t-il un seul jour où je ne cherche leur rayonnement, comme d'autres le font du soleil? Y a-t-il d'autres moments où je puisse mieux me connaître que dans ces réseaux de miroirs mouvants, mieux me sentir exister?

Bruits de brindilles assez près derrière moi. J'ai dû m'assoupir. Six heures vingt-cinq. Trop appuyés pour un oiseau, les bruits, trop légers pour des bottes. Renard, hérisson, castor, qui sait... Plus rien... Si ça pouvait durer... Une petite brise s'est levée, le ciel vire au gris tout en haut des branches. Pourvu qu'il reste voilé jusqu'à midi, parce qu'avec le monde qui va s'agiter bientôt sur ces bords, s'il y a encore leurs ombres sur l'eau... Que j'aie ne serait-ce que LA demi-heure du point du jour toute à moi, intacte... Illusoire, bien sûr, cette impression que la rivière a recouvré sa virginité après cinq mois de fermeture, mais si puissante... Et les blanches qui seront restées dans les courants après la fraie sont neuves, grandies, grossies par l'immensité d'où elles sortent... Comme celle d'il y a quatre ans, je vois

encore sa tête noire qui monte du fond, elle ouvre la gueule, j'ai encore dans le ventre le coup blême qu'elle assène à ma cuillère avant de repartir dans le courant, la vache, intenable dès lors, forcenée, une espèce de treuil, de torpille au bout du fil, et salut...

La rivière d'avant, la rivière totale du rêve, mais du calme, du calme...

Ici la nuit s'incruste encore, mais du lac lentement vient l'aube, par-dessous la voûte des branches, où commencent à se séparer les ombres – ou est-ce qu'à force d'impatience j'invente ces contours, que de ma propre nuit surgissent ces reflets, ces transparences aussitôt reprises ? C'est pourtant bien l'étrave d'une barque amarrée là-bas sous la berge, puis les troncs cendre grise des trembles ; ici, à trois mètres, le sentier perdu qui me rit au nez... Et je ne rêve pas cette odeur de limon, de neige fondue dans l'eau qui sera émeraude tout à l'heure, vert-de-gris plus haut dans les rapides.

Alors profite, écoute le silence couler sous l'air vibrant des premiers chants d'oiseaux, parce que ça ne va pas durer...

Qu'est-ce que je disais : six heures trente-deux, les premiers éléments de la horde parquent leurs bagnoles vers le pont de la route cantonale. Une autre arrive plus près, gros 4x4 stupide, jusqu'à l'orée derrière moi. Claquement de portières, éclats de voix rauques, rires gaillards... Avant-garde de la colonne d'emmerdeurs que je sens se rassembler dans la nuit, converger de partout. Qui redeviendront, vers neuf ou dix heures, si j'ai pris quelque chose, ces chers copains, dont je me réjouissais

même, hier soir, de revoir certains. En attendant, tous sont des intrus, des gâcheurs avec leurs grosses bottes bruyantes... Cet emplâtre, par exemple, qui cherche son chemin avec une lampe torche, semble couper à travers le bois, droit sur moi !

— Pis t'attends quoi ?

En effet. Assez bayé aux corneilles. Sauver le coin, vite. Je me lève, gourde et n'y voyant guère, jusqu'au bord du petit ravin, dont je tâte le bord avec mon pied valide. Va encore te casser la gueule... J'agrippe un lierre, me laisse glisser sur le cul et les talons. L'orteil beugle dans la botte tordue. Gravier plat, ferme enfin sous la semelle. J'y suis. *Mon* coin. *Ma* petite avancée entre les roseaux, d'où je pourrai tenir tout le méandre. Je pose ma canne aussi bien en vue que possible en travers de l'accès, le panier au milieu, l'épuisette télescopique dépliée, dispositif qui devrait suffire à écarter le fâcheux.

Et c'est Maupassant qui rit là-bas en amarrant sa yole. Ah, les horribles personnages du *Trou* – mais c'est toi, tout à fait toi ! Même si tu ne t'es pas soûlé hier soir au « casque à mèche », et pêches, distingué, le salmonidé, pas les chevesnes, les brèmes de Poissy !

N'importe : l'odeur, le froid, le chant de l'eau en pleine face...

Sept heures moins vingt.

Le type avec sa loupiote m'aperçoit juste avant de descendre lui-même le ravin. Bien ici donc qu'il venait. J'entends le vilain mot retenu qui se répercute entre les parois de son crâne. Il s'arrête, hésite. Il a éteint sa lampe, mais je sens son regard mesurer

le tout petit espace que je laisse entre les roseaux, revenir comme interroger sur mes épaules, où je concentre toute l'hostilité dont je suis capable.

— Y a pas d'heure pour les braves, nom de nom... Z'avez campé sur place ?

Voix éraillée, qui se voudrait chaleureuse.

— Ouais, c'est sûr.

Il ne bouge pas. Surtout ne pas tourner la tête.

— Vous pêchez à la cuillère ?

— Ouais.

— Moi je suis au ver de terre. Je fais juste les bords, quoi.

Espérant me faire croire qu'ainsi il me dérangerait moins...

— Cuillère ou ver, ce qu'on aime, c'est de pouvoir pêcher un moment tranquille, pas vrai ?

Pas pu retenir non plus un coup d'œil torve par-dessus mon épaule. Inconnu. Voûté, la soixantaine, bleu de mécano, bambou de six mètres et sacoche de toile en bandoulière. Plutôt sympa, en fait, inoffensif. Sans répondre, il se remet en marche vers l'aval. Vraiment déçu. Je suis une ordure, mais c'est comme ça.

Sept heures moins quart. La rivière commence à sortir, à monter du noir. D'abord le détail enchevêtré des berges, les arbustes, les touffes de roseaux, les pierres, les barques plus bas, enfin la surface, avec des ridules, des miroitements mats aux endroits où la lumière traverse les branches. Le fond, lui, ne monte pas, se creuse au contraire, pèse de toute sa densité opaque, de l'autre côté surtout, où le courant lèche les souches, entre sous la berge, se retourne,

hésite, s'arrête enfin, retenu par la poussée du lac trois cents mètres en aval. Mélange imperceptible, fluctuant, colossal, des deux eaux qui se mêlent. À mes pieds elle glisse encore, moins profonde, sur un radier dont la pente plus claire se parsème de taches sombres. Attention : le genre de replat qui n'a l'air de rien, et où les grosses truites aiment à venir chasser, tapies entre deux pierres. À deux mètres de moi peut-être, prêtes à fondre sur la première bestiole qui passera...

Deux, trois clampins encore derrière moi, qui heureusement ne s'arrêtent pas, montent vers la route cantonale. Moins de monde en tout cas que je ne craignais, comme l'année passée, du reste. Est-ce que je ne devrais pas, au-delà de tout opportunisme mesquin, m'attrister de ce que les jeunes ne remplacent plus les vieux pêcheurs qui meurent ? Est-ce que je ne devrais pas plutôt être découragé, comme tant d'autres, par l'état de cette rivière, dont nos autorités continuent de se préoccuper gravement, en agissant le moins possible ? À peu de chose près toujours la même histoire, la Venoge, et toujours à notre image de louvoyants, d'inertes, de vite contents... Enfin qu'est-ce qui peut me passionner tellement, moi, dans ces eaux que je sais trop bien frelatées ?

J'emboîte les deux éléments de ma canne, passe le fil dans les anneaux.

— Ça t'aide, de tirer la langue ?

La boîte de cuillères. Doute crucial. Laquelle ? Il a gelé, l'eau restera d'un vert froid presque transparent jusque vers neuf, dix heures, où elle se mêlera si

tout va bien d'un peu de jaune plus propice. Alors ce bijou de Meps cuivrée à palette oblongue, qui ne tirera pas trop à contre-courant? Un peu sombre pour le coup du matin. Plutôt cette argentée très plombée pour racler le fond?

— Plus je viens vieux, moins j'y crois, à ces histoires de couleur.

— Moi non plus, en fait... Mais on ne sait jamais.

Une dorée à points rouges, tiens, brusque inspiration. Doigts enflés, tremblants, l'œil déjà plus ce qu'il était. Tu vois, Georgie, mon tour est venu à moi aussi de chercher la distance, les mains levées vers le ciel, pour faire le nœud... Qui pète, bien sûr, serré trop vite.

— T'énerve pas, grand.

— Ha! et c'est toi, Georgie, qui me dis ça?

Le fil dûment ensalivé pour qu'il ne chauffe plus au serrage, le nœud refait, éprouvé.

Cette fois c'est prêt.

Moins sept.

J'essaie de calmer ma respiration. Vraiment, ça ne s'arrange pas. Le pouls accéléré, les nerfs à fleur de peau. Comme pris au charme d'une femme. Non mais je te jure. Le même trouble euphorique, presque douloureux. Aucune autre comparaison qui tienne. Y réfléchir. Mais non, surtout pas...

S'ils savaient cette émotion.

Moins cinq.

Toujours seul grâce à l'escarpement de l'endroit. C'est trop beau. Peut-être que je dors encore. Mais je les entends, les sens approcher de toutes parts,

gorilles engoncés, buffles crapahutants. Alors assez attendu. La montre avancée de cinq minutes, pour crier ma bonne foi au cas où le garde serait tapi aux alentours. Nique à la loi. Et hop. Père de famille, maître de gymnase, écrivain, ha ha, l'âge de raison...

La cuillère frôle les branches avant de retomber trop court, en plein milieu du méandre. Ma main gauche peine à enrouler le fil sur le cadre, avec le rythme à la fois fluide et saccadé qui imprime à la cuillère l'allure idoine du poissonnet affaibli. Rien. Je relance, moins mal. Il fait si sombre encore que je n'aperçois ma cuillère qu'à l'instant où elle ressort de l'eau à la pointe de la canne. Rien. Troisième lancer, le leurre enfin où je voulais, au ras des souches en tête de courant. J'essaie de rigoler en écoutant mon pouls emballé à 150, n'y parviens pas. C'est trop fort. Ça vient de trop loin.

Trente ans tout juste depuis la première fois, et toujours cette même espèce de joie panique...

Légère secousse dans le fil, sursaut, le cœur deux longues secondes arrêté. Mais rien, simple touche de fond. Amateur... Quoique l'attaque des grandes blanches puisse ressembler à ça; cognant leur proie du bout de la gueule pour l'étourdir avant de la mordre, et alors le fil se détend à peine, avant la touche franche, brutale... Je ressaie au même endroit, deux fois, trois fois. Rien. Possible qu'elles soient plus bas, en eau moins profonde. Coûte rien d'aller voir. J'allonge le tir. La canne siffle, le fil chuinte dans les anneaux. Pile sous le gros tronc. Avec cette canne, et cette cuillère assez lourde, il me semble que je pourrais lancer jusqu'au lac. Attention seulement à ne pas croi-

ser la ligne du collègue qui promène son lombric devant les blocs de la petite estacade...

Sept heures vingt.

Mètre par mètre, j'ai tenu tout le méandre, en insistant dans les bords, et pas la moindre touche. Trop tôt pour en tirer la moindre conclusion, mais l'air a comme une légère odeur de suie. La lumière entre peu à peu sous les frondaisons, l'eau est pourtant juste « cassée »... Ça va bouger. Pas possible autrement. D'ici une minute ou une heure.

Ou midi, ou ce soir, ou une autre fois...

Lancer, en attendant, laisser couler deux ou trois secondes, au risque d'accrocher le fond, mais qui ne risque rien... D'une souple élévation de la canne, retendre la ligne, sentir la cuillère se mettre à tourner sur son axe, commencer à la ramener, en la faisant virevolter, planer, vaciller le plus lentement possible, suspendue entre les oscillations du courant et le relief du lit. Être à la fois ici cet œil qui calcule la distance, ce doigt au bout duquel vibre si subtilement le fil, et là-bas le leurre papillonnant dans l'invisible, esquivant les pierres, virevoltant dans les remous... L'autonomie de la main gauche revient, le fil s'enroulant comme de lui-même sur le cadre qui vaut tellement mieux qu'un moulinet, et la droite commence à se lier à la canne, à s'étirer en fine antenne sensible. Chercher la légèreté du bras, la fluidité des épaules, que le geste du lancer puisse fuser d'un dos ferme et dégagé...

Pas mal de lancers médiocres encore, voire lamentables, ma jolie dorée laissée en pendentif à la basse branche d'un hêtre sur l'autre rive – l'occasion

d'en essayer une autre, argentée à points rouges, qui sait ? – tandis que le fil ne transmet que le silence d'une rivière encore assoupie. Mais attends seulement. Que me diras-tu sous ces racines en surplomb là-bas sur un trou de deux mètres ou davantage ? Et si je te remonte l'échine à rebrousse-poil, avec quelque âpreté dans la main, pourras-tu me rester sourde ?

La réponse ne vient qu'à onze heures dix, au moment où la fatigue commence à m'envahir.

Mais nette, la réponse.

Pas de frôlement, de petit coup avertisseur. Simplement la cuillère a été arrêtée, en plein remous. J'ai cru que j'étais croché à une pierre, ai tiré machinalement d'un coup sec. Et alors c'est parti tout au fond vers le courant. Pas de secousses, juste un poids féroce, rectiligne, affolant, qui m'emporte dix mètres de fil en deux secondes.

Cette fois c'est Elle.

C'est Aujourd'hui. On avait rendez-vous ici et maintenant.

Ça ne se représentera pas.

La « blanche » de ma vie.

Alors je la veux. Je veux sa peau. Si je la manque, je suis mort.

Et justement, si je n'arrive pas à la brider avant qu'elle rejoigne le grand courant, elle me casse, et je suis raide.

— T'énerve pas, surtout !

Je ne m'énerve pas. On ne s'énerve plus, à ce stade. On se bat.

Le fil tient, la canne tient, j'arrive à la retourner, mais subitement elle me revient dessus, traverse la rivière, cherche à s'enfiler dans les branches immergées de mon côté. À peine si j'arrive à la suivre en gardant le fil tendu. Une seconde, je crois qu'elle a réussi son coup, non, elle repart en plein milieu, toujours au fond. Trois, quatre fois le même manège. Impossible de la faire venir en surface, trop lourde, trop puissante. Une enclume mouvante. Et puis il y a ce pressentiment... Tout à coup, je serais prêt à négocier. D'égal à égal, pour ainsi dire. Tu te montres, tu me laisses te regarder, et moi je ne te tue pas. Tu repars comme tu veux. Après tout tu le mérites. Mais pas avant que je ne t'aie vue, bien vue dans toute ta splendeur nue, parce qu'alors j'en aurais jusqu'à la fin de mes jours à te regretter!

Et c'est exactement ce qui se passe. Plus rien à négocier. Au seuil ultime de l'apparition...

Décrochée, tout simplement.

Je n'arrive pas à y croire.

Il y aurait eu ce poids, cette force, cette vie au bout du fil, et soudain plus rien, plus que ce rien du tout comme depuis l'aube, comme d'habitude, comme pour les milliers d'heures à venir? Et je ne l'aurais pas même *vue*?

Je continue à ramener ma ligne, imbécile. La cuillère sort de l'eau, normale, débile, comme si rien ne s'était passé. Salope.

— Ben c'est comme ça, grand... C'est comme à la pêche... T'énerve pas!

Je ne m'énerve pas, je me déchire seulement entre l'envie de casser ma canne en petits morceaux,

d'insulter Dieu, de me suicider, ou les trois choses à la suite.

J'arrive à ne pas dire un seul mot, à replier ma canne presque sans trembler. Blanc, sans doute, à faire peur, car le collègue accouru avec ses « y avait qu'à... » comprend vite qu'il vaut mieux revenir sur ses pas.

Il est reparti, boitillant, vers sa voiture. Onze heures vingt. Venu donc dès avant l'aube dans cette banlieue industrielle, où survit presque miraculeusement une rivière matraquée de toutes parts. Quand il aurait pu aller ailleurs, ou simplement rester au lit. Tout ça pour ça. Ces tensions, ces contorsions, ces gesticulations. La fièvre quarte halieutique, pas d'autre explication, qui ne tardera pas à le reprendre, aussi insensé qu'aujourd'hui, tout vibrant d'espérance puérile et de passion neuve...

Mais soudain il s'arrête: et si c'était pour ça, qu'il revenait obstinément sur ces bords?

Pour revenir au gamin? Pour retrouver ses huit, dix, douze ou quatorze ans naïfs, triomphants, furibards, infatigables? Ses huit ou quatorze ans qu'il aura toujours à fleur de peau?

Et s'il n'avait pas eu tout à l'heure la chance incroyable de la rater encore une fois, la « blanche » de sa vie?

\*  
\* \*